

Mon histoire commune avec Christian Darles est bien plus courte qu'avec tous ceux qui se sont exprimés avant moi dans cette journée d'hommage, mais elle n'a pas été moins marquante et enrichissante.

En 2014, Christian Darles décide de se lancer dans un projet d'habilitation à diriger des recherches (HDR) : un défi personnel à la veille de la retraite, mais aussi une forme de pied de nez aux institutions, car qu'avait-il fait pendant les vingt années précédentes, si ce n'est diriger les recherches de dizaines d'étudiants de l'école d'architecture ? Jean-Marie Pailler, qui avait dirigé sa thèse quelques années plus tôt, aurait pu et dû garder ce rôle, mais il avait pris sa retraite et le règlement ne le permettait pas. Parce qu'il fallait un nom sur les formulaires universitaires, j'ai ainsi eu le privilège d'accompagner ce projet d'habilitation. Accompagner seulement, car celui de nous deux qui avait dirigé, c'est-à-dire aiguillé et orienté l'autre, c'était bien Christian Darles.

Je me souviens très bien de notre première rencontre, en 1994, chez lui, dans son bureau chaleureusement encombré de livres. Je me posais des questions sur une parenté possible entre des fermes italiennes et des tours rurales hispaniques, les unes et les autres à plan tripartite, et c'est Alain Badie, je crois, qui m'avait orienté vers lui. À ma grande déception, mais aussi à mon grand profit, Christian démonta ma typologie en me faisant comprendre que je commettais l'erreur classique des archéologues qui raisonnent en deux dimensions à partir d'un plan de masse au niveau du sol, sans tenir compte des volumes et des élévations, et surtout sans se soucier de comprendre le projet du bâtisseur. Je découvrais là ce que j'ai retrouvé au fil de nombreuses conversations (à Belo notamment, où il vint nous rendre visite sur le site de la Silla del Papa) : la méthode Darles, qui consiste à envisager toute construction ancienne, quel que soit son degré de ruine, comme le résultat ou mieux l'incarnation d'une pensée et d'un savoir faire confrontés aux contraintes du matériau, du terrain et du temps. Personne avant lui n'avait autant insisté sur la nécessité de tenir compte du facteur temps dans la compréhension d'un chantier antique. Là où l'archéologue voit un plan, une abstraction géométrique, Christian Darles voit un chantier, c'est-à-dire un collectif au travail, c'est-à-dire encore une expérience humaine.

Cette méthode, Christian l'a lui-même décrite dans le mémoire de synthèse de son HDR, un volume qui peut paraître mince par rapport aux égoistoires surdimensionnées que certains universitaires se plaisent à produire, mais qui est un modèle du genre, entrelaçant sur un ton alerte, avec conviction mais sans lourdeurs, l'évocation d'un parcours personnel et la réflexion méthodologique.

Ses terrains ont été variés : Yémen, Iran, Sultanat d'Oman, Italie, Tunisie, Maroc, France méridionale –j'en oublie sans doute–, des débuts de l'âge du Fer à la fin du Moyen Âge. Mais sous cet apparent éclectisme apparaissent des lignes de force : la maîtrise de l'eau (aqueducs de Zama, de Cahors et de Rodez, irrigation en territoires arides, la grande digue de Marib), les fortifications (Shabwa, Khôr-Rôri, Toulouse, Saint-Lizier) et l'architecture religieuse de l'Arabie du Sud. J'ajouterai qu'en le suivant sur ces nombreux terrains, on se retrouve presque toujours sur les marges du monde classique, dans des régions où les canons de l'architecture hellénistique ou romaine sont entrés en résonance avec d'autres traditions. Christian Darles s'est plu davantage, me semble-t-il, à l'étude de ces réalisations hybrides et donc uniques, qu'à l'énigme mise en œuvre d'un modèle classique. Et s'il y avait du bricolage, du remploi, un chantier compliqué dont les aléas et les repentirs pouvaient se deviner dans la pierre ou dans la brique, c'était encore mieux pour lui !

On comprendra que Christian Darles n'ait jamais été le topographe de luxe que certains archéologues pensent trouver quand ils invitent un architecte sur leur fouille. Il s'est toujours placé dans une perspective de compréhension globale – à la façon d'un praticien qui interrogerait son collègue d'il ya 2000 ou 2500 ans. Car c'est bien la notion de métier, dans toute sa richesse et sa complexité, qui était au cœur de sa réflexion, aussi bien comme enseignant que comme chercheur.

Regardé avec lui, un mur, même réduit à quelques blocs de fondation, prenait une épaisseur charnelle et se chargeait de l'humanité de celui qui l'avait bâti, repentirs et erreurs comprises. C'est sur ce mot que je voudrais m'arrêter : Christian, passeur d'humanité.

Pierre Moret